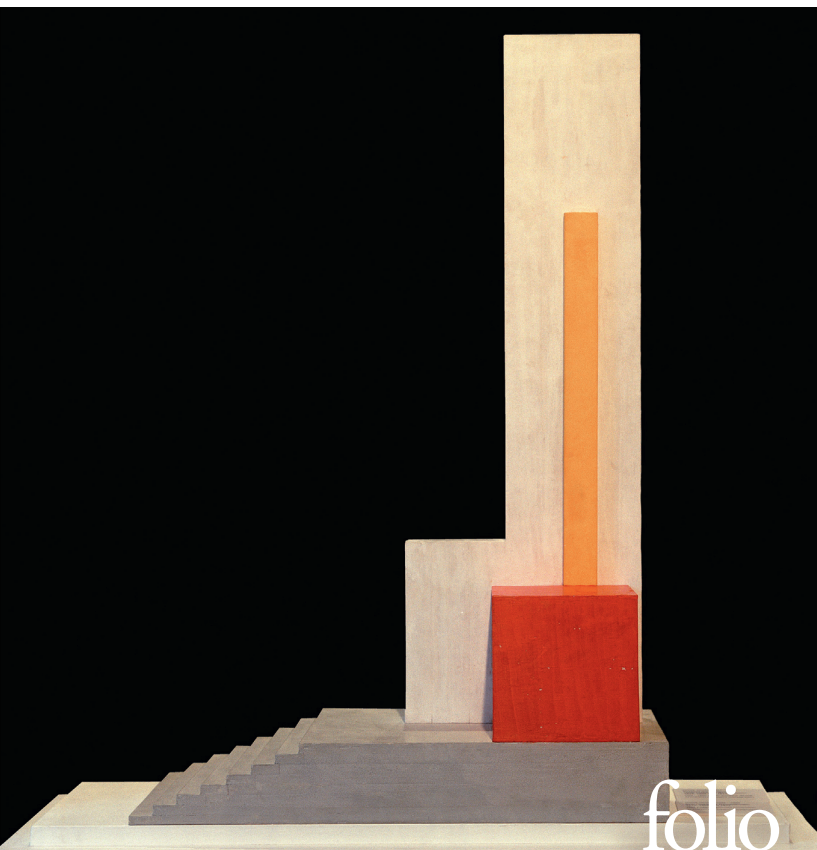


Tolstoï

Les Insurgés

Traduction nouvelle et édition de Michel Aucouturier



folio
classique

COLLECTION
FOLIO CLASSIQUE

Léon Tolstoï

Les Insurgés

Cinq récits sur le tsar
et la révolution

*Textes présentés, traduits et annotés
par Michel Aucouturier*

Professeur émérite à l'Université Paris-Sorbonne

TRADUCTION NOUVELLE

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2017,
*pour la traduction, la préface, le dossier
et la présente édition.*

*Couverture : Vassili Dimitrijevitch Jermilov,
Trois Révolutions russes : 1825, 1905 et 1917 (détail).
Sepherot Foundation, Liechtenstein.
Photo © akg-images.*

PRÉFACE

Le tsar et la révolution

Les récits réunis ici ont pour thème commun la lutte de l'élite intellectuelle russe du XIX^e siècle contre le pouvoir despotique du tsar.

L'œuvre sur laquelle s'ouvre le recueil y occupe cependant une place particulière. Les Décembristes est une œuvre inachevée. Les trois chapitres qui la composent sont en fait le début d'un roman. Ils racontent l'accueil par la société moscovite de 1856 d'une famille revenue d'exil en Sibérie : le père, Pierre Labazov, ancien « décembriste » condamné au bagne, puis à l'exil, sa femme Natalia Nikolaïevna, et leurs deux enfants âgés de près de vingt-cinq ans, Serge et Sophie (Sonia).

Le récit, conçu en 1862, est inspiré par l'actualité : le manifeste impérial du 26 août 1856, l'un des premiers signes de l'ère nouvelle ouverte par la mort de Nicolas I^{er} et l'avènement de son fils Alexandre II, a mis fin à l'exil infligé en 1826 par le tribunal spécial instauré par Nicolas pour punir cent vingt et un coupables de la tentative de coup d'État du 14 décembre 1825, par laquelle s'était ouvert son règne, et dont les cinq principaux

meneurs ont été exécutés par pendaison et les autres, après une peine de bague, condamnés à l'exil perpétuel en Sibérie.

Cette actualité est évoquée par une longue introduction historique, qui restitue sur le ton du sarcasme teinté d'amertume l'atmosphère des années 1855-1856, telle que l'a vécue le sous-lieutenant Léon Tolstoï, l'un des combattants de Sébastopol, abandonnée à la coalition franco-anglaise alliée aux Turcs, après une défense héroïque et meurtrière de plus d'un an. Il met en relief le contraste qui oppose le climat général de libération saluant le nouveau règne dans l'opinion publique et la déception des combattants, victimes de la guerre désastreuse sur laquelle s'est achevé l'ancien.

Après cette entrée en matière satirique, l'œuvre se poursuit comme une chronique, évoquant, à travers le récit minutieux de l'arrivée dans un hôtel de Moscou de la famille de Pierre Labazov, l'univers familial du « décembriste » vieilli, retrouvant le Moscou de sa jeunesse avec deux enfants qui ont l'âge qu'il avait lui-même lorsqu'il l'a quitté, et enfin sa reprise de contact avec son univers social. La tonalité redevient satirique quand on passe du tableau familial à celui de l'accueil fait par la société moscovite à un héros qui est en même temps sa mauvaise conscience. Dans l'évocation, touchant à la caricature, de plusieurs types caractéristiques de cette société – en particulier du « snob » Pakhtine, qui ne cherche qu'à se faire valoir à travers ses relations –, on retrouve la confrontation ironique de deux époques de l'évolution de la société russe, que Tolstoï avait entreprise un peu plus tôt dans Deux

Hussards (1856), satire de la société contemporaine à travers l'opposition du hussard des années 1850 et de celui des années 1810-1820.

Le héros central des Décembristes nous mène cependant dans une autre direction. Le personnage de Pierre Labazov, qui « portait l'un de ces noms de famille russes que chacun connaît et que chacun prononce avec un certain respect et une certaine satisfaction, s'il parle du personnage portant ce nom comme d'un proche ou d'une connaissance », a peut-être été inspiré au romancier par sa rencontre, au cours d'un séjour à Florence en 1861, avec le prince Serge Volkonski, ancien décembriste appartenant à l'une des plus grandes familles de l'aristocratie russe : « Son apparence, avec ses longs cheveux blancs », racontera-t-il en 1904, « était tout à fait celle d'un prophète de l'Ancien testament... C'était un vieillard étonnant, la fine fleur de l'aristocratie pétersbourgeoise, de haute lignée et proche de la cour. Or en Sibérie, après le bagne, alors que sa femme tenait quelque chose comme un salon, il travaillait avec les moujiks et, dans sa chambre, traînaient des accessoires du travail paysan¹ ».

Mais ce personnage « historique » annonce en fait un autre développement. Il fait le lien entre Les Décembristes et La Guerre et la Paix, qui sont issus d'un projet commun, « un roman des années 1810-1820 », évoqué dès l'automne 1863

1. A. B. Goldenweiser, *Près de Tolstoï*, Moscou, 1922, p. 126 (souvenir du 5 juin 1904) [toutes les traductions du russe, dans cette Préface, sont de moi].

dans une lettre du romancier à sa cousine Alexandrine. Voici comment, dans une préface à l'édition des Décembristes, publiée en 1884, il décrira plus tard ce projet :

Les trois chapitres de roman publiés ici sous le titre *Les Décembristes* ont été écrits avant que l'auteur entreprenne *La Guerre et la Paix*. À l'époque, il réfléchissait à un roman dont les personnages principaux devaient être des décembristes, mais il ne l'a pas écrit, parce que, en s'efforçant de reconstituer l'époque des décembristes, sa pensée se déplaçait involontairement vers le passé, le passé de ses héros. Petit à petit se découvraient de plus en plus profondément sous ses yeux les racines des phénomènes qu'il pensait décrire : la famille, l'éducation, les conditions sociales etc., des personnages choisis ; enfin, il s'est arrêté à l'époque de la guerre contre Napoléon, qu'il a représentée dans *La Guerre et la Paix*. À la fin de ce roman on aperçoit les indices de l'effervescence qu'ont reflétée les événements du 14 décembre 1825¹.

L'épilogue de La Guerre et la Paix, où le héros principal, Pierre Bezoukhov, revient, la guerre achevée, dans la propriété familiale où l'attend sa femme Natacha, et laisse deviner à celle-ci les contacts clandestins qu'il a eus à Saint-Pétersbourg et leur signification encore secrète, est en effet une anticipation allusive de ce qu'est alors, dans l'esprit du romancier, l'avenir de son héros : il participera à la conspiration qui mènera un peu plus tard à la tentative de coup d'État du 14 décembre 1825. On devine ainsi en lui la jeunesse de celui dont

1. *Œuvres complètes* (en russe), t. XVII, p. 470.

Tolstoï a imaginé ici la destinée future dans l'« ancien décembriste » Pierre Labazov.

« Nous sommes les enfants de 1812 », écrira l'un des conspirateurs, Mathieu Mouraviov-Apostol, fondateur en 1818 de la première des sociétés secrètes qui sont à l'origine de la conspiration « décembriste », « L'union du salut ». Le lien qui unit la tentative révolutionnaire du 14 décembre 1825 au mouvement national mis en branle par l'invasion napoléonienne est en effet une évidence pour les contemporains. La jeune génération d'officiers qui se recrute au sein de l'élite aristocratique de la société russe a été marquée par l'élan patriotique qui a soulevé la Russie contre l'invasion napoléonienne. La victoire et la traversée d'une Europe émancipée par la Révolution française a accentué dans la classe cultivée le sentiment du retard social et politique de la Russie, et le désir passionné d'y mettre fin : c'est l'objet que se proposent les premières sociétés secrètes, fondées sur la lancée de la victoire sur Napoléon, et préparant la tentative de coup d'État du 14 décembre 1825. L'étude du mouvement « décembriste » mène ainsi tout naturellement à l'année 1812, donc à La Guerre et la Paix.

Ayant abandonné Les Décembristes pour La Guerre et la Paix dès 1863, Tolstoï y est revenu beaucoup plus tard, en 1877, après avoir achevé et publié son deuxième grand roman, Anna Karénine. Il est alors à la recherche d'un nouveau sujet de grande ampleur. Il imagine, à partir du personnage du « décembriste » représentant l'élite nobiliaire, une vaste fresque sociale et morale de la Russie des années 1816-1836 : le héros doit s'y trouver immergé

dans l'univers de la Russie paysanne, avec laquelle il n'a eu jusqu'alors que les rapports du maître à l'esclave. Exilé en Sibérie, il y a retrouvé en effet ses anciens paysans, eux-mêmes jugés et condamnés à l'exil pour s'être emparés des terres de leur ancien propriétaire. C'est cette confrontation qui a sans doute été suggérée à l'écrivain par l'image de l'ancien décembriste Volkonski, rencontré à Florence en 1861, entouré d'accessoires de la vie paysanne.

Pendant quelques mois, il a travaillé d'arrache-pied à ce vaste projet : il en est resté plusieurs dizaines de brouillons, datés de 1877 à 1879, conservés dans ses papiers ; mais rien qui ressemble même à l'amorce d'un sujet. Manifestement, il a fini par y renoncer : c'est ce que semble indiquer la décision de publier, en 1884, à la demande du Comité de rédaction d'un recueil intitulé XXV ans, destiné à commémorer le vingt-cinquième anniversaire de la Société d'assistance aux littérateurs et savants dans le besoin (appelée aussi Fond littéraire), les trois chapitres écrits vingt ans plus tôt : outre la préfiguration du Pierre Bezoukhov de La Guerre et la Paix quarante ans après 1812, ils valent surtout par leur tableau satirique de la société russe au moment de l'avènement d'Alexandre II.

Les Décembristes ne se rattache que par son titre, et par son personnage central, à l'ensemble réuni dans ce recueil, qui a pour thème général l'oppression politique que le pouvoir du tsar fait peser sur la Russie du XIX^e siècle et les résistances qu'elle suscite. Les œuvres que nous y avons jointes n'ont pas l'ambition initiale et l'ampleur projetée des Décembristes. Elles renvoient elles aussi à

un intérêt ancien et constant du romancier pour l'histoire de son pays et de sa société, mais elles appartiennent par leur dimension et leur orientation générale à une autre phase de sa vie spirituelle et de son activité intellectuelle, dominée par le prosélytisme et les préoccupations religieuses.

C'est en effet au cours des dernières années de sa vie, où il a renoncé à toute activité purement littéraire, que l'écrivain se lance dans un projet qui répond aux préoccupations qui sont désormais les siennes : en 1885, il écrit à son confident et collaborateur Tchertkov, qui dirige sous son autorité les Éditions Posrednik (Le Médiateur) œuvrant à la diffusion des ouvrages destinés à la lecture populaire : « J'ai très envie de composer un "Cycle de lectures", c'est-à-dire une série de livres et d'extraits de livres qui parleraient tous de la même chose : ce qu'il faut avant tout à l'homme, en quoi est sa vie, son bien. » Mais ce n'est que quinze ans plus tard, en 1903, qu'il entreprend la composition de ce recueil qu'il intitule d'abord Pensées des sages pour chaque jour, qui paraît en janvier 1904 puis, remanié et étoffé, à la fin de l'année, sous le titre primitif de Cycle de lectures. Il s'agit d'abord, selon le projet initial, d'un recueil de morceaux choisis de sages et de penseurs du passé, d'Épictète et Confucius à Pascal et Matthew Arnold. Mais à cette anthologie de la sagesse des siècles s'ajoutent des textes plus importants : réflexions morales ou philosophiques originales, essais consacrés à des écrivains ou penseurs du passé, comme Pascal ou Lamennais. Enfin, pour ce recueil, il compose et traduit, ou résume, de courts récits, souvent empruntés à

d'autres écrivains, en général contemporains, soit russes, soit étrangers. C'est à cette dernière catégorie qu'appartiennent quatre des récits réunis ici, qui se rattachent au thème du pouvoir oppresseur : Après le bal, Pour quelle faute ?, Le Divin et l'Humain et les Notes posthumes du starets Fiodor Kouzmitch, nouvelle plus ambitieuse à l'origine. Ils ont tous pour origine des faits réels, que le romancier fait revivre, parfois en les modifiant ou en les étoffant.

Le récit Après le bal, écrit en août 1903 (mais qui ne sera publié qu'en 1912 dans ses Œuvres posthumes), repose sur un souvenir personnel du frère aîné de Léon Tolstoï, Serge. Le romancier l'a déjà brièvement évoqué dans le pamphlet Nikolaj Palkin (Nicolas le bastonneur), écrit en 1886 (et publié alors soit à l'étranger, soit de façon clandestine), fondé sur les souvenirs d'un vieux soldat chez lequel il a fait halte cette année-là au cours d'une randonnée pédestre de Moscou à Iasnaïa Poliana : c'est dans sa bouche qu'il aurait entendu pour la première fois le surnom appliqué à Nicolas I^{er}, « Nicolas le bastonneur ». Au centre du récit figure la description par le vieux soldat d'une bastonnade¹, châtiment couramment pratiqué à l'époque dans l'armée russe, consistant à faire passer le condamné entre deux rangées plus ou moins longues de soldats armés de verges, dont ils sont chargés de frapper de toute leur force le coupable : ce châtiment, équivalant souvent à une peine de mort sous la torture, rend tangible la cruauté du régime impérial, dont Nicolas I^{er} est l'incarnation. Cela explique la place qu'il tient dans les

1. Le terme russe est « passage entre les rangs ».

derniers récits de Tolstoï. Dans Après le bal, c'est à la suite de ce spectacle que le narrateur raconte avoir rompu ses fiançailles avec la fille d'un officier supérieur qu'il a vu diriger cette exécution, après avoir assisté la veille à la scène touchante où le vieil officier faisait valser gracieusement la jeune fille dont le narrateur était épris. L'auteur a manifestement voulu faire ressortir le contraste entre l'atmosphère mondaine du bal et la cruauté de la scène de flagellation.

Le motif de la bastonnade est repris plusieurs fois dans les œuvres de Tolstoï. Après le pamphlet Nikolaj Palkin, il apparaît dans Hadji Mourat, où il décrit le châtement infligé à un réfractaire polonais avec l'approbation du tsar Nicolas I^{er}, dont il illustre l'inhumanité. Sa description réapparaît de nouveau dans Pour quelle faute ? (écrit et publié en 1906), qui a pour sujet la tentative malheureuse d'évasion d'un jeune Polonais, dégradé et exilé en Sibérie, où le rejoint sa jeune femme, à la suite de l'insurrection de 1830. Le récit d'une bastonnade est l'une des illustrations des avanies subies par les Polonais insurgés : il s'insère dans le thème général du récit, l'oppression de la Pologne par le régime impérial russe. Les sympathies de Tolstoï pour la cause polonaise sont relativement tardives, comme il le reconnaîtra lui-même : « Depuis mon enfance », dira-t-il à son secrétaire Nikolai Goussev (d'après les souvenirs de celui-ci), « on développait chez moi la haine des Polonais, et maintenant je ressens pour eux une tendresse particulière, je paye mon ancienne haine¹ ». L'histoire

1. Tolstoï, *Journal*, 1^{er} juillet 1908 (*Œuvres complètes*, t. XLII, p. 628).

vraie de Joseph Migurski et de sa femme Albina est empruntée à un livre de l'écrivain-ethnographe Serguëï Maksimov¹, dont la lecture a fortement impressionné l'écrivain. Tolstoï reproduit fidèlement les épisodes rapportés par Maksimov mais enrichit le récit de plusieurs personnages secondaires et prend soin de créer une image complexe et vivante du couple polonais, notamment en imaginant les détails de leur tentative manquée d'évasion.

Le récit *Le Divin et l'Humain* (écrit en 1903-1904 et paru en 1906) donne à son sujet narratif, fondé lui aussi sur un épisode réel, une signification religieuse, exprimée par son titre. Il raconte, en altérant légèrement son nom, l'exécution à Odessa, le 8 août 1879, du jeune révolutionnaire Dmitri Andréïevitch Lizogoub, dont le romancier a entendu parler par des proches, et dont la figure est évoquée dans le livre célèbre de Serguëï Stepniak-Kravtchinski *La Russie du sous-sol*². « *Encore trois morts* » était l'un des titres envisagés pour ce récit³, par allusion à l'une de ses œuvres de jeunesse, où la mort était abordée sous l'angle d'un naturalisme biologique qui, sans effacer sa signification existentielle, en négligeait la dimension religieuse. Ici, il s'agit d'abord de l'attente insupportable par un condamné à mort d'une issue dont il ne parvient pas à appréhender le sens ; puis de la mort sereine d'un vieillard vieux-croyant, qui a cru pouvoir apprendre du précédent le secret de la conviction

1. *La Sibérie et le Bagne*, Saint-Pétersbourg, 1891.

2. Londres, 1893.

3. Traduction retenue par J. Wladimir Bienstock dans le recueil *Les Révolutionnaires*, Paris, Charpentier, 1906.

secrète qui lui avait permis d'affronter la mort ; et enfin du suicide choisi par un révolutionnaire, qui refuse le secours de la foi ; bref, de la mort vécue et non seulement interrogée du dehors comme un phénomène naturel. Le titre, Le Divin et l'Humain, invite à confronter sous un angle religieux trois attitudes devant l'issue fatale. Mais le récit n'apporte pas de réponse à l'interrogation que suggère le titre.

Le motif de la bastonnade, incarnant la cruauté du pouvoir impérial, occupe aussi une place significative dans le dernier récit, inachevé, Notes posthumes du starets Fiodor Kouzmitch, que le romancier a songé à inclure au « Cycle de lectures ». Mais le sujet est ici beaucoup plus ambitieux que dans les précédents : dans son journal du 25 janvier 1891, évoquant le nom d'Alexandre I^{er}, Tolstoï parlait (en employant le français) de l'envie d'écrire « un roman de longue haleine ». On comprend que la figure énigmatique et ambiguë du souverain, élève du républicain Laharpe et disciple de la mystique Julie de Krüdener, complice plus ou moins conscient du meurtre de son père Paul I^{er}, gouvernant tantôt avec le libéral Speranski, tantôt avec le despotique Araktchéïev, et ayant plusieurs fois, selon sa correspondance et ses confidences, éprouvé la tentation d'abdiquer, ait pu exciter son imagination. Mais sa source d'inspiration, fidèlement décrite dans les premières pages du récit, est une légende, dont le héros est un personnage historiquement attesté : un certain Fiodor Kouzmitch, vagabond dont on ne connaît que le patronyme, apparu vers 1850 dans un village de Sibérie. On le désigne par le titre de « starets », synonyme de « starik », vieillard,

mais dans une acception respectueuse qui en fait un synonyme de « saint homme ». Il a été hébergé pendant les dernières années de sa vie dans la propriété d'un marchand aisé, Khromov, qui, après sa mort en 1864, se serait adressé en vain au souverain régnant, Alexandre II, pour faire reconnaître sa véritable identité. Car très vite, la légende a couru qu'il s'agissait en réalité du tsar Alexandre I^{er}, officiellement décédé le 2 décembre 1825. Elle s'appuie sur plusieurs faits, que Tolstoï consigne fidèlement dans son introduction. Avant tout, les circonstances mêmes de sa mort, survenue de façon inattendue, à l'âge de quarante-sept ans, à la suite d'une indisposition sans gravité, dans la petite ville de Taganrog, au bord de la mer d'Azov, où le tsar avait accompagné à l'improviste sa femme, à laquelle son médecin avait prescrit un séjour dans le Sud. Par ailleurs, la haute taille du personnage et sa ressemblance avec le tsar avaient frappé de nombreux témoins. D'autres témoignages tardifs décrivent les chairs tuméfiées du souverain présumé après sa mort, suggérant une flagellation. Enfin son comportement, ses manières, ce qu'il laissait deviner de son éducation, et même de sa connaissance du français ne s'accordaient pas avec son personnage d'homme du peuple et de vagabond.

Tolstoï accrédite la légende en présentant son récit comme une confession. Il commence par imaginer de la façon la plus réaliste le stratagème et les complicités qui auraient permis au souverain de substituer à son corps celui d'un soldat, mort à la suite du châtement par bastonnade auquel il aurait assisté, spectacle qui serait à l'origine de sa prise de

conscience et de sa décision de rejeter, avec le fardeau du pouvoir, celui d'en avoir partagé le péché. Le motif obsédant de la bastonnade trouve ainsi sa place dans le récit consacré au personnage effectivement romanesque du tsar Alexandre I^{er}. La dénonciation du pouvoir monarchique, qui se rattache à la condamnation générale de l'organisation de la société que développe sa réflexion philosophique depuis 1881, prend ici un accent religieux en se combinant à une autre constante de sa vie intérieure : le besoin du repentir et de l'expiation. Écrit en décembre 1905, le récit est resté inachevé et a été publié pour la première fois en 1912, dans l'édition des œuvres posthumes du romancier.

En abordant le personnage et sa disparition avec l'intuition d'un connaisseur des âmes, Tolstoï a ajouté une pièce convaincante au débat sur la mort énigmatique d'Alexandre I^{er}, qui n'est pas clos à ce jour.

*

Depuis *Les Décembristes*, écrit au début des années 1860, jusqu'à *Pour quelle faute ?* qui date de 1906, les récits réunis dans ce recueil embrassent la quasi-totalité de la carrière littéraire de Tolstoï. C'est dire qu'ils en reflètent l'évolution : *Les Décembristes* est l'amorce de *La Guerre et la Paix*, où se manifeste déjà pleinement l'art du grand romancier, sachant saisir d'un regard pénétrant le relief de l'instant concret et l'âme de ses personnages, tandis que des nouvelles telles que *Pour quelle faute ?* ou *Le Divin et l'Humain* sont des paraboles, marquées

par le prosélytisme des dernières années de la vie du grand écrivain, dont l'art n'a cependant rien perdu de son pouvoir d'évocation du réel ni de son acuité psychologique. Malgré cette différence d'ampleur et de portée, les œuvres réunies dans ce recueil sont cependant unies par un thème commun : l'intérêt de Tolstoï pour l'histoire de son pays, et la lutte qui s'y livre entre le pouvoir despotique du tsar et le rêve d'une société meilleure.

MICHEL AUCOUTURIER

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection

ANNA KARÉNINE. *Préface de Louis Pauwels. Traduction d'Henri Mongault.*

LA GUERRE ET LA PAIX, tomes I et II. *Préface et traduction de Boris de Schlœzer.*

LA SONATE À KREUTZER précédé de LE BONHEUR CONJUGAL et suivi de LE DIABLE. *Préface de Jean Freustié. Traductions de Sylvie Luneau et Boris de Schlœzer.*

ENFANCE, ADOLESCENCE, JEUNESSE. *Préface de Michel Aucouturier. Traduction de Sylvie Luneau.*

LES COSAQUES. *Préface de Pierre Gascar. Traduction de Pierre Pascal.*

RÉSURRECTION. *Préface de Georges Nivat. Traduction d'Édouard Beaux.*

LA MORT D'IVAN ILITCH précédé de TROIS MORTS et suivi de MAÎTRE ET SERVITEUR. *Édition et traduction nouvelle de Françoise Flamant.*

HADJI MOURAT. *Préface de Michel Aucouturier. Traduction de Jean Fontenoy et Brice Parain.*

LA TEMPÊTE DE NEIGE ET AUTRES RÉCITS. *Édition de Michel Aucouturier. Traductions de Michel Aucouturier, Gustave Aucouturier et Boris de Schlœzer.*

